

LA
RENAISSANCE
JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC PARLER

La politique reprend ses quartiers d'hiver. A mesure que les feuilles tombent, nos hommes d'Etat rentrent à Paris, et M. Grévy lui-même s'arrache aux douceurs de la villégiature franc-comtoise pour reprendre son poste de l'Elysée.

Il n'est que temps en effet de se remettre à la barre et de donner à l'esquif républicain une impulsion plus ferme et plus sûre.

Nous ne sommes pas de ceux qui aiment à être trop gouvernés, mais, entre être trop gouverné et ne pas l'être du tout, il y a une limite. *In medio stat virtus*, comme dit l'autre. Or, il est évident que depuis trois mois, aux yeux de la majorité des Français, nous ne sommes pas assez gouvernés.

Où est le gouvernement ? Voilà la question que nous avons souvent entendu poser pendant les vacances par beaucoup de bons esprits.

Le gouvernement est-il en wagon avec les ministres ? Est-il à Ville-d'Avray avec M. Gambetta ? Est-il à Mont-sous-Vaudrey avec M. Grévy, ou au château des Crêtes avec Mme Arnaud de l'Ariège, ou au golfe Juan avec Mme Juliette Lambert ?

Certes, dans un autre pays que la France, dans une république de vieille date comme les Etats-Unis ou la Suisse, cette absence de gouvernement n'aurait pas grand inconvénient, car l'idéal des institutions libres, après tout, est de ne pas plus s'inquiéter du gouvernement que s'il n'existait pas. Malheureusement, nous n'en sommes pas encore là. Notre pays est tellement imbu des préjugés monarchiques, tellement imprégné de souvenirs d'absolutisme, qu'il y a quelque danger à passer subitement des pratiques de la réglementation et de la dictature à un abandon absolu, à

un laisser-aller complet. Il faut ménager la transition.

A tort ou à raison, chez nous, à tort plutôt, on aime à sentir un peu la main de l'autorité ; et aussitôt que cette autorité s'efface trop complètement, de toutes parts vous entendez des milliers de voix s'écrier : — Nous n'avons pas de gouvernement !

Préjugés autoritaires sans doute, restes d'éducation monarchique, tant qu'il vous plaira, mais ces préjugés, ces mœurs, ces manies, si vous voulez, sont des facteurs dont il faut tenir compte dans la résolution pratique des problèmes politiques.

Il est certain que lorsque des populations, encore peu faites aux us et coutumes de la liberté absolue, assistent au branle-bas des banquets royalistes ou des manifestations communardes, elles sont portées à se demander s'il existe une République, des commissaires et des gendarmes.

Celui-ci crie : *Vive le Roy !* au dessert. — Celui-là : *Vive l'Empereur !* après boire. — Cet autre braille : *Vive la Commune !* Entre temps, des orateurs de salon ou de cabaret racontent que la République est un gouvernement infâme, que les ministres sont des crétiens ou des gredins, qu'au premier jour on reprendra les déportations de Décembre, les fusillades d'otages ou une petite Saint-Barthélemy bien sentie. Les journaux amis s'inspirent de ces jolies doctrines, et d'un bout à l'autre de la presse démagogique et cléricale, on assiste au même débordement de langue verte et de dictionnaire pois-sard.

Le *Triboulet*, organe de la noblesse, et le *Père Duchêne*, porte-voix des « bons bougres », font assaut de verve et d'entrain dans cette gymnastique « d'enguelement. » Quand les adjectifs manquent on va en chercher au bas-port ou au lupanar, si bien qu'on ne

sait guère auquel donner la palme de l'ordure.

Pendant ce temps, le gouvernement vilipendé se croise les bras et se contente de sourire avec dédain. Il a raison, au fond, de ne pas se sentir atteint par ces querelles d'ivrognes, mais il est certains cas où l'arme du dédain devient insuffisante, parce qu'elle peut passer pour une marque de faiblesse et d'impuissance.

La bonne moitié des Français ne veut pas admettre qu'une République, permettant de crier à son nez et à sa barbe : *Vive le Roy !* ou *Vive l'Empereur !* soit une République sérieuse.

On ne veut pas admettre, non plus, que des amnistiés d'hier puissent se vanter avec emphase des incendies au pétrole et des fusillades d'otages.

On a prêté au président Grévy divers axiomes de nature à expliquer ou à justifier cette inaction gouvernementale, cet effacement volontaire du pouvoir.

« Tout laisser dire et ne rien laisser faire. »

« Ne pas emmailloter l'enfant, laisser agir la nature... »

Ce sont là probablement des prêts usuraires et des maximes de fantaisie dont la paternité n'est rien moins que prouvée, mais comme elles cadrent à peu près avec la situation présente, elles ont vite trouvé cours dans la circulation.

Quoi qu'il en soit, il en est de ces apophtegmes plus ou moins présidentiels, comme de tous les proverbes de la sagesse des nations qui ont leur contre-partie naturelle.

« Il ne faut pas courir plusieurs lièvres à la fois ! »

« Il faut avoir plusieurs cordes à son arc... »

Tout laisser dire et ne rien laisser faire, c'est fort bien ; la question est de

savoir où commence « le faire » et où finit « le dire ».

Organiser des banquets factieux, créer une société de royalistes d'action, est-ce dire ou est-ce faire ?

La propagande jérômiste à laquelle se livrent MM. Pascal et Cie est-elle du domaine de la parole ou des actes ?

Les manifestations démagogiques de certains communards doivent-elles être considérées comme du platonisme pur ?

Quant à livrer entièrement la jeune République à l'influence et aux forces de la nature, ce système d'éducation serait parfait si la nature agissait seule, mais à côté d'elle il y a des pères nourriciers qui s'efforcent d'inculquer à l'enfant une drôle d'éducation et de singuliers principes.

Pendant que les uns veulent lui faire sucer le biberon monarchique, les autres prétendent lui ingurgiter des liqueurs un peu violentes pour son estomac.

La République est née viable sans contredit, sa constitution un peu malin-gre a été fortifiée par le baptême du suffrage universel.

Mais pour qu'elle marche droit, il est essentiel d'écarter les mauvais drôles qui la poussent dans les ornières ; pour fortifier et garantir sa santé, il est indispensable de mettre dehors les charlatans de tout poil et les empiriques de toutes couleurs.

JACQUES BARBIER

BONNE FOI CLÉRICALE

Avant d'avoir lu la longue diatribe de M. de Mun, applaudie par la fine fleur des cléricaux lyonnais, nous aurions pu en donner l'analyse.

« Nous sommes sous un gouvernement qui fait consister la liberté à donner la parole à ses amis et à la refuser aux autres. »

« On veut faire des athées de nos enfants. »

« On veut proscrire les maîtres respectables de la jeunesse, qui par leurs talents et

Le Rouge. — Comme on se rencontre ! A peu de chose près, je module des variations sur le même thème.

Le Noir. — A merveille ! Alors vous pensez comme moi, que la République dont nous jouissons est un gouvernement absurde !

Le Rouge. — Absurde et bête, allez toujours !

Le Noir. — Que ses ministres sont des imbéciles...

Le Rouge. — Et des crétiens, je ne vous contredirai pas...

Le Noir. — Ce Gambetta est un triste personnage...

Le Rouge. — Un farceur poussif et ventru qui cuisine sur notre dos...

Le Noir. — Et ce Lepère, une tête de pipe !

Le Rouge. — Et ce Waddington, un bonhomme en pain d'épice.

Le Noir. — Avouez que ce Jules Ferry ressemble à un garçon de café.

Le Rouge. — Vous êtes bien bon, les garçons de café sont mieux que ça.

Le Noir. — Et son article 7 est une rude bêtise.

Le Rouge. — Plus qu'une bêtise, un idiotisme ! C'est moi qui le démolirais, si j'étais à la Chambre.

Le Noir. — Et moi, si j'étais au Sénat !

Feuilleton de la RENAISSANCE

LE ROUGE ET LE NOIR

Deux apôtres, un rouge et un noir, se sont rencontrés par hasard dans le même chemin. Ils étaient seuls, — que faire quand on est seul ? Causer ! Or, voici la conversation que nous a rapportée un téléphone ami.

Le Rouge. — Où allez-vous, camarade !

Le Noir. — Convertir les infidèles et les sacripants, mon frère.

Le Rouge. — Moi, de même. — Seulement, qu'appellez-vous infidèles et sacripants ?

Le Noir. — Ceux qui ne sont pas de mon avis...

Le Rouge. — Toujours comme moi. — Avez-vous beaucoup de succès dans vos prêches ?

Le Noir. — Enormément. — J'arrive, on m'applaudit, on m'acclame, on me porte en triomphe...

Le Rouge. — A qui le dites-vous ? Les ovations dont on m'accable sont tellement enthousiastes, tellement enragées, qu'elles en deviennent dangereuses. Figurez-vous qu'il y a deux jours, les populations en voulant dételar mes chevaux, ont failli faire verser ma voiture...

Le Noir. — J'ai plus fort que cela. On m'a embrassé dernièrement avec tant d'effusion, que je me croyais les côtes enfoncées, il m'a fallu trois jours de lit pour me remettre.

Le Rouge. — Il résulterait de ces scènes touchantes que nos hérétiques ne sont pas bien féroces.

Le Noir. — Entendons-nous. Vous n'ignorez pas que l'apostolat de notre temps ne se fait pas sans quelque préparation.

Le Rouge. — C'est juste ; ainsi j'ai toujours le soin de me faire entendre devant un auditoire admirablement entraîné, qui ne supporte pas la moindre opposition.

Le Noir. — Nous nous comprenons. — Moi, quand j'arrive dans une ville, mes amis ont eu la précaution de n'envoyer de cartes d'invitation qu'à des partisans reconnus, avérés, convaincus...

Le Rouge. — C'est cela, de sorte qu'à la moindre contradiction...

Le Noir. — On jette à la porte le contradicteur...

Le Rouge. — Voilà des arguments topiques, ou je ne m'y connais pas. La dernière fois que je parlai, une espèce de crétin se permit de dire, contre mon avis, qu'il était peu moral de fusiller ses adversaires...

Le Noir. — C'était bien audacieux de sa part.

Le Rouge. — Vous en convenez ? Aussi ne fit-on ni une ni deux : *Enlevez-le !* fut le cri unanime, et voilà comment j'ai pu faire prévaloir ma grande théorie sur la fusillade.

Le Noir. — J'aime ces moyens expéditifs. Il n'y a pas huit jours que je développais l'idée essentiellement morale et féconde que la loi de Dieu permet de déchirer et de fouler aux pieds toutes les autres lois, — un malotru eut l'aplomb de crier : *Et le code civil ?*

Le Rouge. — A Chaillot le Code civil !

Le Noir. — Vous êtes de mon avis ?

Le Rouge. — Parbleu !

Le Noir. — Aussi la réponse ne se fit pas attendre : trois coups de poing, quatre coups de pied, un renforcement, et mon imbécile allait légiférer sur le pavé...

Le Rouge. — Oui, c'est comme cela qu'il faut convaincre ses contradicteurs. — A propos, serait-il indiscret de vous demander le sujet habituel de vos conférences ?

Le Noir. — Nullement. — J'éreinte le gouvernement en général et ses ministres en particulier...

leur patriotisme font l'admiration des honnêtes gens.

« Défendons la liberté sacrée des pères de famille chrétiens ! »

S'il y a un mot de vrai dans ces affirmations indignées, si la loi Ferry est coupable des crimes énormes à elle imputés par le révérendissime orateur des Folies-Bergère, nous voulons, pieds nus, l'aller dire à Rome.

La meilleure preuve que le gouvernement ne confisque pas l'usage de la parole, c'est que ses adversaires ont toutes facilités pour organiser des congrès et des meetings, où on le houspille de la plus pieuse façon.

L'intention de nos ministres de respecter les croyances religieuses de la famille est incontestable, puisque l'entrée des écoles reste libre aux représentants du culte, et que l'enseignement religieux lui-même ne cesse pas d'être inscrit dans les programmes officiels.

Les Jésuites ne sont pas aussi innocents qu'on l'affirme, étant données les mesures de bannissement, un peu plus rigoureuses que l'article 7, prises et maintenues contre eux par des gouvernements très-chrétiens.

Comment y aurait-il attentat au droit des parents d'élever leurs enfants à leur image, alors qu'il restera des centaines de maisons d'éducation cléricales, où l'enseignement est expurgé de toutes les doctrines subversives de notre époque ?

M. de Mun n'a fait que répéter des accusations banales, dont il a été fait depuis longtemps justice.

En dénigrant ainsi, avec une mauvaise foi manifeste, les intentions du gouvernement républicain, les défenseurs outrés des immunités jésuitiques donnent un triste exemple aux fanatiques qui, dans un camp opposé, se font les apôtres des revendications sociales.

Le citoyen Blanqui débarquera peut-être l'un de ces jours à Lyon. Il aura sa réunion d'auditeurs favorisés aux Folies-Bergère, et prenant à rebours la thèse du confrencier ultramontain, il s'éciera au milieu d'applaudissements frénétiques :

« Nous sommes sous un gouvernement qui fait consister la liberté à ouvrir le Parlement à ses amis et à en fermer la porte à ceux du peuple. »

« On veut faire de la République un salon de jouisseurs. »

« On veut proscrire les incorruptibles, qui n'ont jamais transigé avec leurs convictions, et qui font l'admiration des francs patriotes. »

« Défendons la souveraineté sacrée du suffrage universel ! »

Blanqui et de Mun font la paire.

La même bonne foi les anime, le même sens pratique des besoins et des aspirations de la société actuelle les distingue.

Ils sont démolisseurs, révolutionnaires au même degré.

Le cri de guerre « Place au Syllabus » n'est-il pas l'équivalent de celui « En avant la table rase ! »

Les déclamations de celui-ci justifient les extravagances de celui-là, et il ne reste vraiment qu'à les mettre dans le même sac.

L'Élection Humbert

Le bon sens et la modération ont eu le dessous. L'ammistie Humbert, l'ex-rédacteur du *Père Duchêne*, qui demandait des pruneaux de six livres pour l'aristocrate Chaudey, a été nommé conseiller municipal de Paris.

Cette élection donne le vertige aux conspirateurs impatients des régimes déchus,

Le Rouge. — Cet article 7 n'est qu'un vaste carottage...

Le Noir. — Carottage est le mot, et je suis ravi vraiment de trouver un compagnon qui partage à ce point mes idées... Je parie que nous nous entendrions sur tout le reste de la même façon ?

Le Rouge. — Peut-être bien. Voyons, déballez vos théories...

Le Noir. — Elles sont bien simples... Je n'admets d'autre gouvernement que celui que je dirige, d'autre politique que celle qui est dans ma main...

Le Rouge. — Excellente doctrine que je partage en tous points. Mon idéal politique est un Etat maître de tout, qui ait droit de vie, de mort, de propriété et de confiscation sur l'existence, la fortune et les biens de ses sujets.

Le Noir. — Je comprends. — Et qui mettez-vous à la tête de ce pouvoir absolu ?

Le Rouge. — Moi, parbleu.

Le Noir. — A moins que ce ne soit moi ; mais ce sont là des nuances. — Le principe est le même. — Ainsi vous prétendez que l'Etat fasse la pluie et le beau temps ?

Le Rouge. — La pluie, le beau temps, le vert et le sec. Tout lui appartient : les propriétés, l'or, l'argent, les héritages. Maître et dispensateur de la fortune publique, il a le droit de dépouiller ou d'enrichir qui bon lui semble.

et aux ultra-radicaux dont le rêve politique est le remaniement complet de la société. Pendant que ceux-là sont heureux d'annoncer l'effondrement prochain de la République, ceux-ci, enorgueillis de leur succès, affirment que la France est unanime à réclamer l'ammistie entière et l'inauguration de la politique des bons h...

Encore beaucoup de bruit pour peu de chose ! Le résultat du vote, dans le quartier de Javel, est une de ces excentricités du suffrage universel, qui étonnent à peine par elles-mêmes, et qui, grossies par les boniments des compères intéressés, prennent des proportions effrayantes.

On parle souvent de l'éloquence des chiffres. Eh bien ! voyons ce que disent les chiffres de l'élection de dimanche dernier.

Sur 2,701 votants, 684 ont donné leurs voix à l'ammistie Humbert, 610 ont opté pour le candidat exempt de communardisme, et les autres ont voté en l'air ou se sont abstenus.

On ne prétendra, certes, point que ces derniers sont des partisans de la réhabilitation absolue de tous les pensionnaires de Nouméa. On n'avancera pas, non plus, que l'esprit d'un quartier faubourien de Paris anime la population des villes de province et de la campagne.

Nous accordons que les admirateurs de Vermesch, de Félix Pyat et de Rochefort sont cinquante mille à Paris et deux cent mille dans les départements. Nous croyons être généreux dans cette évaluation. Que signifie leur minorité, en comparaison des masses d'électeurs, qui veulent bien prendre en pitié les victimes des terribles événements de 1871, mais qui refusent énergiquement de les prendre pour des sauveurs de la patrie.

L'élection de Javel n'est pas plus la manifestation de la volonté de la France, que la nomination à la Chambre de Plon-Plon par un arrondissement pourri du bonapartisme ne serait l'indice certain de la désaffection générale du pays pour la République.

En tirant de cette élection les plus sombres horoscopes, les oracles de la réaction sont dans leur rôle ordinaire. Ils saisissent au vol l'occasion de faire peur aux naïfs et de dégoûter les conservateurs tremblants de leur ralliement aux institutions nouvelles.

En s'écriant à tue-tête que le peuple a parlé, que le gouvernement n'a qu'à s'incliner devant les bulletins des 684 électeurs de Javel, les rédacteurs des journaux avancés continuent leur bévée de croire que la souveraineté réside dans une fraction minuscule du corps électoral.

L'ammistie Humbert, assistant aux séances du conseil municipal de Paris ne sera, ni un spectre, ni une fusée. Il pèsera dans la balance de nos destinées, autant qu'un légitimiste d'action de plus ou de moins sur le plateau des espérances de M. de Chambord. Combien en avons-nous vu déjà de ces candidats accentués, — les Ordinaires, les Bonnet-Duverdier, pour ne parler que des prophètes du socialisme de notre région, — qui devaient amener des

Le Noir. — Ce n'est plus un Etat, alors c'est un bon Dieu...

Le Rouge. — Comme il vous plaira : ce que vous appelez le bon Dieu, n'est au fond que la personnification du pouvoir absolu dont vous entendez recueillir les bénéfices.

Le Noir. — Eh ! dites-donc, camarade, vous pénétrez là bien des mystères...

Le Rouge. — Mystères de Polichinelle. Avouez donc que votre Dieu n'est qu'une forme ingénieuse et déguisée de l'autocratie.

Le Noir. — Je n'ai pas à nier que nous nous prétendons propriétaires de tous les biens de ce monde en notre qualité de représentants du Seigneur, leur souverain maître.

Le Rouge. — Et comme ce souverain reste toujours dans la coulisse et que vous avez la précaution de le rendre invisible, ce sont les représentants qui palpent sans être jamais sujets à restitution.

Le Noir. — Permettez, au jugement dernier...

Le Rouge. — Soyons sérieux. Votre système s'appelle la théocratie ; le mien, la démagogie, mais ce ne sont là que des mots ; toute l'affaire est de mettre la main sur le magot.

Le Noir. — J'avoue que le magot a pour moi des charmes, seulement je le réclame pour le bon motif.

Le Rouge. — Et moi donc ! Le bien du

commotions gouvernementales, et qui sont tombés, une fois élus, dans le plus parfait oubli du public !

L'élection Humbert n'est qu'un incident qui doit faire ouvrir les yeux sur les exagérations de certains politiciens plus bruyants que sincères, mais qui ne saurait modifier les sentiments de nos représentants sur les véritables aspirations de la France.

La conséquence la plus claire de tout le vacarme fait autour de l'élection de l'ammistie Humbert, est que le gouvernement usera avec une modération très-circonspecte des mesures de clémence réservées aux condamnés de la Commune. Si leurs amis tiennent à honneur de les faire passer sous un arc de triomphe, les partisans de la République libérale, mais sensée, tiendront aussi à honneur de ne pas capituler devant des injonctions voisines du défi.

Les 684 électeurs de Javel, sans qu'ils s'en doutent, ont voté pour l'exil prolongé des derniers déportés. — Les maladroits !

AUTOUR DES ÉCOLES

Les élèves des lycées manquent de soins personnels. Cette insuffisance de l'instruction universitaire a été relevée par nous, à différentes reprises. Nous la signalons de nouveau, et nous appelons à ce sujet toute l'attention du ministre compétent, parce que l'enseignement n'est qu'un leurre, s'il est d'avance frappé de stérilité.

Nous nous sommes plaint de ce que l'on accumulait les enfants dans une même classe, et de ce que les professeurs abandonnaient fatalement à leur malheur sort un bon nombre de leurs jeunes auditeurs. Pas d'interrogations suffisantes ; pas de devoirs régulièrement examinés, annotés et rendus !

A l'occasion de la rentrée des établissements scolaires, les mêmes regrets se pressent sous notre plume.

Il nous serait pénible de citer les lycées qui viennent d'ouvrir leurs cours, et où l'on pourrait constater quarante, cinquante, soixante élèves confiés au même maître. Nous parlons en général.

Chose malencontreuse, ce sont précisément les classes, dans lesquelles les jeunes gens se préparent à subir des examens dont dépend leur avenir, qui présentent cette particularité défectueuse.

En dépit de la meilleure volonté et du plus parfait dévouement des professeurs, il est impossible que chaque élève y soit l'objet de la direction spéciale à laquelle il a droit.

Les prospectus qui promettent aux pères de famille une surveillance minutieuse, un préoccupation constante des intérêts de leurs fils, sont des trompe-l'œil.

Voici ce qui s'est passé depuis longtemps, et ce qui se passera encore cette année, dans les classes encombrées d'aspirants au baccalauréat et aux écoles militaires.

Le professeur fera trois parts de ses élèves : les bons, les passables, les mauvais. Aux premiers les soins continus, aux deuxièmes les soins intermittents, aux troisièmes rien du tout.

Il lui serait difficile de procéder autrement.

Comment surveiller, diriger, stimuler un demi-cent d'écoliers, un à un, dans leurs travaux quotidiens ?

Comment empêcher que les passables et les mauvais ne soient sacrifiés aux bons ?

Ce qui importe le plus aux progrès d'un élève, c'est la correction de ses devoirs, le redressement de ses fautes, le signalement de ses points faibles, l'éclaircissement des difficultés auxquelles il se heurte.

Pour obtenir ce résultat, il est indispensable que les professeurs lisent attentivement tous les exer-

peuple, l'amélioration des classes souffrantes... voyez mes discours je n'ai pas d'autre but.

Le Noir. — La morale publique, l'ordre, la religion, la famille..., relisez mes conférences, je n'ai pas d'autre ambition.

Le Rouge. — Et tout homme qui s'opposerait à ma propagande humanitaire serait un misérable digne « des pruneaux de six livres. »

Le Noir. — Et tout impie qui se pose en adversaire de mes doctrines charitables est un sacrilège bon à vouer aux derniers supplices.

Le Rouge. — Oui : — Vous avez des précédents : La Saint-Barthélemy et les dragonnades par exemple.

Le Noir. — Comme vous, 93 et la Commune.

Le Rouge. — Mort aux Jean-Foutre qui se mettent sur mon chemin, — voilà mon système.

Le Noir. — Sus aux parpaillots qui me gênent, — voilà mon caractère. Maintenant que faites-vous de la liberté, mon frère !

Le Rouge. — La liberté ? une blague, je lui tords le cou. Et vous mon révérend !

Le Noir. — La liberté, une impie. Je la noie dans l'eau bénite.

Le Rouge. — Les moyens différents, mais

cices faits par leurs élèves, et qu'ils leur en rendent compte. Comment commenteraient-ils chaque jour des liasses de copies ?

Ce qui a une grande importance, une importance capitale pour le succès des examens, c'est que les enfants, qui ont à les subir, prennent l'habitude de la parole et l'aplomb du tableau. Comment acquerraient-ils ces qualités, s'ils ne peuvent matériellement être interrogés qu'une fois, et cinq minutes, tous les quinze jours ?

Les pères de familles ne sont pas assez soucieux d'une chose qui les touche de près, et qu'ils payent fort cher.

Que ne demandent-ils, de temps à autre, à leurs fils :

— Combien de fois as-tu passé au tableau, cette semaine ?

— Combien de devoirs ton professeur t'a-t-il rendus, vus, corrigés, annotés ?

S'ils faisaient régulièrement cette enquête, ils s'apercevraient que l'Université tient quelque peu de la négligence des marâtres.

Il vient justement de se créer à Clermont une association pour la propagation de l'enseignement secondaire des filles. M. Boissière, recteur de l'Académie, en est président.

Les cours organisés, sous ses auspices, sont faits par les professeurs universitaires, et l'on a inscrit dans les prospectus, cette promesse formelle : « Tous les devoirs seront rendus aux élèves, corrigés et annotés par des dames répétitrices. »

L'administration universitaire pourrait-elle affirmer que la mesure, dont il s'agit, est en vigueur dans les lycées ? — Non.

C'est à l'abandon des élèves à leurs propres forces, que l'on doit ces « chliades » de « fruits secs » qui reviennent annuellement au logis paternel.

L'Université n'est pas excusable dans sa négligence.

Elle justifie la préférence que certains esprits libéraux accordent aux établissements congréganistes.

Qu'importe l'enseigne de l'auberge et le talent des cuisiniers, si les plats ne font que passer sous le nez !

Dédoublez les classes trop nombreuses, ou, au moins, faites rendre aux élèves tous les devoirs, corrigés, annotés, — comme à Clermont, — par des « messieurs » répétiteurs !

FEUILLES VOLANTES

En toute chose, dit la sagesse des nations, il faut considérer la fin.

Les électeurs de Javel ne semblent pas du tout avoir réfléchi au but qu'ils voulaient atteindre.

Ils ont nommé le citoyen Humbert, parce qu'il était le candidat de l'ammistie plénière.

Or, comment le nouvel élu s'y prendra-t-il pour faire voter cette mesure de « justice » par le conseil municipal de Paris ?

C'est l'histoire de Calino, attelant son cheval de renfort par la bride, derrière son coucou.

Si M. de Girardin n'était l'homme des plus étonnantes paradoxes, on pourrait se demander si, par ce temps de chasse et de vendanges, il ne bat pas présentement la campagne !

L'éminent directeur de la *France* proteste contre les tendances de répression attribuées au ministère, à l'occasion des manifestations communardes, oubliant qu'il est le père putatif d'un projet de loi sur la presse, encore tout chaud, dans lequel il y a toute une série d'outrages, qui vaudront aux journalistes de très-fortes amendes.

La bosse législative de M. de Girardin ne pense donc pas comme sa bosse de publiciste ?

Gare au pavé !... Vlan ! La royauté séculaire l'a reçu en pleine poitrine.

le résultat est identique. Quant aux lois qui vous déplaissent...

Le Noir. — Il n'y a pas d'autre loi que la loi de Dieu, je vous l'ai déjà dit : les autres, je les mets en cornets pour l'épicerie.

Le Rouge. — A la bonne heure ! Mon opinion est qu'il n'y a que deux sortes de lois : les mauvaises et les bonnes.

Le Noir. — Parfait !

Le Rouge. — Les bonnes sont celles qui me vont, je les respecte ; les mauvaises, — au panier !

Le Noir. — Admirablement raisonné. Je vois avec plaisir que nous sommes d'accord sur tous les grands principes.

Le Rouge. — Absolument : domination universelle...

Le Noir. — Vous par le rouge, moi par le noir.

Le Rouge. — Suppression de tout ce qui nous gêne.

Le Noir. — Horreur de la liberté...

Le Rouge. — ...des autres.

Le Noir. — Et mépris de l'espèce humaine. Dans mes bras, mon frère !

Le Rouge. — Avec plaisir, mon révérend. Ne faut-il pas justifier la proverbe : *Les extrêmes se touchent !*

M. de Mun, prêchant aux Folies-Bergères, a voulu jouer un mauvais tour aux républicains, qui prétendent se placer sous les auspices des rois très-chrétiens, en décrétant les Jésuites d'indignité.

« Sachez, s'est-il écrié, que c'est M^{me} de Pompadour, une dame galante, qui les a fait expulser de France ! »

Mais le roi, subissant les caprices d'une « cocotte », et leur sacrifiant les intérêts de la religion, n'est-ce pas un comble d'infamie, à la charge du régime monarchique ?

On n'est, parbleu, jamais trahi que par les siens !

— 0 —

La langue a fourché aussi à M. Lucien Brun, quand il a rappelé le souvenir de Léonidas, et que, faisant allusion aux enfants des pères de famille catholique que l'Etat veut attirer dans ses écoles sans Dieu, il a répété le mot « Venez les prendre ! »

Léonidas est mort avec ses compagnons pour la « défense des lois de Sparte. »

Les clérico-légitimistes, menaçant de braver la loi qui excluerait de l'enseignement certaines congrégations non autorisées, ressemblent à Léonidas, comme une faiseuse d'anges à une sœur de charité.

— 0 —

Chassez le naturel, il revient au galop. Mettez bas l'uniforme de carliste, les habitudes de vol et de rapine ne resteront point dans ses poches.

Don Carlos en fait la rude expérience. C'est à qui le dépouillera de son mieux parmi ses serviteurs dévoués. Un de ses intimes vient encore de lui « fumer » un chèque de trente mille francs et de filer.... en Espagne.

Ce qui vient par les diligences s'en va par les chemins de fer.

Tel est le retour des choses d'ici-bas !

— 0 —

M. le Ministre de la guerre s'est préoccupé, paraît-il, de la question des enfants de troupe, que certains chefs de corps affectaient d'envoyer à l'école chez les congréganistes, pour narguer les municipalités sympathiques à l'enseignement civil.

Ce scandale des fonctionnaires de l'Etat dédaignant les écoles de l'Etat, a disparu dans beaucoup de localités. Toutes les fantaisies cléricales des généraux calotins n'ont pas été réprimées ; mais plusieurs satisfactions ont été accordées aux justes réclamations de la presse républicaine. C'est un progrès.

Les journaux ordre-moralistes en sont vivement courroucés. Ils jouent sur leurs guitares, l'air de la « liberté des pères de famille. »

Avec la meilleure volonté du monde, avec le plus grand respect de la doctrine de nos confrères, nous ne pouvons comprendre comment cette liberté n'était pas enfreinte quand les enfants de troupe étaient conduits par ordre dans les écoles des Frères, et comment elle l'est depuis qu'on les mène chez des instituteurs en paletot.

— 0 —

L'heure de l'explication se fait attendre. M. le comte de Chambord avait annoncé qu'il dévoilerait bientôt les machinations honteuses dont il faillit être victime en 1873, dans l'affaire du drapeau.

M. Chesnelong et M. Lucien Brun, ex-députés des droites auprès du roi, ont-ils, oui ou non, rapporté fidèlement les déclarations de Sa Majesté ?

Y a-t-il eu un procès-verbal authentique ou un procès-verbal falsifié de la réunion des droites, aux termes duquel le drapeau tricolore faisait partie de la restauration bourbonnienne ?

Pour la sincérité de l'histoire, pour l'honneur de son parti, pour sa décharge personnelle, le royal exilé mériterait un bon point, s'il se décidait à faire connaître les menteurs ou les falsificateurs.

Jusqu'à là on ne peut pas dire : « Franc comme un délégué de Frohsdorff. »

— 0 —

On s'occupe depuis quelques jours à Lyon de la question du Conservatoire de musique et de la révocation de son ancien directeur, M. Mangin.

Cette révocation a donné lieu à quelques incidents, où des pianos jouent un rôle amusant.

D'autre part, M. Mangin proteste contre la mesure qui le frappe, en alléguant qu'il ne lui a pas été permis de présenter sa défense.

Il nous semble que le moyen le plus simple de couper court à tous ces commérages, serait de publier le rapport qui a motivé la révocation de M. Mangin.

On verrait bien de quel côté sont les fausses notes.

— 0 —

Ne perdons pas les bonnes habitudes. Le comble du pétroleur : Se brûler la cervelle !

L'Alsace-Lorraine

Le général de Manteuffel, gouverneur de l'Alsace-Lorraine vient d'inaugurer ses fonctions, comme cela se fait d'habitude, par un discours-programme.

Les bonnes paroles ne manquent pas, comme on pense, dans cette harangue officielle où l'on voit défiler le bataillon accoutumé des promesses d'amélioration, de réformes, de progrès et de prospérité.

Bref, à en croire M. de Manteuffel, nos anciens compatriotes trouveraient dans leur organisation « autonome » une nouvelle édition du pays de Cocagne.

Pourquoi ! Parce que « l'Allemagne reconnaît et cultive mieux que tout autre « pays le caractère de ses différentes « provinces. »

Ce sont les propres paroles du gouverneur.

Il est vraiment fâcheux que cette culture du caractère particulier d'Alsace-Lorraine ait commencé par des bombardements et des fusillades, pour continuer par une répression dictatoriale, qui a chassé des provinces annexées tous les habitants ayant la possibilité d'échapper à l'autorité paternelle de leurs nouveaux maîtres.

Nous ne tenons pas à raviver des souvenirs irritants, mais il n'en est pas moins vrai que lorsque les obus prussiens mettaient le feu à la cathédrale de Strasbourg, à la bibliothèque, aux monuments publics et dévastaient des rues entières, sans nécessité autre que le plaisir de détruire, — les Alsaciens pouvaient se dire : « Voilà une singulière façon de cultiver notre caractère particulier. »

— L'Alsace-Lorraine aime à être bombardée, comme le lapin aime à être écorché vif, — telle fut la première application pratique des principes civilisateurs de l'Allemagne.

Le général de Manteuffel a bien essayé d'atténuer l'amertume de ces souvenirs en rappelant que la déclaration de guerre était partie de Paris et non de Berlin. — Sans doute, mais du moment que la Prusse avait l'intention de mettre la main sur nos deux provinces, il eût été sage de les traiter avec quelque ménagement et de ne pas se livrer par amour de l'art à des dévastations inutiles.

Plus tard, une fois l'annexion ainsi faite en douceur, les conquérants ont cherché à s'attacher l'affection de leurs nouveaux sujets, à coups d'arrêtés de police.

Ce second moyen ayant paru insuffisant, on essaie un troisième traitement à base autonome.

Nous croyons fort que pour être un peu plus dorée que les autres, cette pilule n'en sera ni moins amère, ni moins lourde à digérer.

Il suffit de lire, en effet, les différents articles de la constitution d'Alsace-Lorraine, pour se rendre compte que cette autonomie n'est qu'un leurre et que la main de fer de l'Allemagne pèsera autant que jamais sur Metz et Strasbourg. — Grâce à quelques artifices de rédaction et de langage, la chaîne peut paraître plus longue, mais les anneaux en sont aussi solidement rivés.

Nous n'en voulons pour preuve que la nomination au poste de gouverneur, de l'un des anciens généraux de conquête qui n'a pas manqué de déclarer hautement à tous ses fonctionnaires : « Il ne suffit pas de remplir ses devoirs pour le bien de l'Alsace-Lorraine, mais il faut aussi remplir ses devoirs envers l'Allemagne, c'est là un point d'honneur. Quant à la justice, elle doit régir le pays suivant la jurisprudence allemande. »

Donc, pas d'illusions ! l'Allemagne partout et au dessus de tout !

Assurément ce pouvait être un projet généreux que celui de l'autonomie absolue de l'Alsace-Lorraine. Nous comprenons que des hommes bien intentionnés aient rêvé de constituer ces deux provinces perdues pour nous, en une sorte de petit Etat indépendant et neutre qui lui permit d'échapper désormais à tous les désastres, à toutes les misères de l'invasion et de la guerre dont il est, depuis des siècles, le théâtre perpétuel.

Que l'Alsace-Lorraine fût lasse d'être le champ de bataille de l'Europe, nous l'admettons, que quelques-uns de ses nationaux désespérant de devenir Français prissent à tâche de rester Alsaciens, nous l'admettons encore.

Mais tout cela ne devait pas sortir du domaine de l'illusion et du rêve, l'on ne pouvait pas espérer sérieusement que l'aigle

prussienne consentirait à élargir ses griffes et à lâcher sa proie.

Aussi les Alsaciens autonomes peuvent en faire leur deuil, ils ne seront jamais que des Prussiens plus ou moins déguisés, mais hélas des Prussiens !

LA POUTRE DANS L'ŒIL

« C'est la faute au matérialisme ! » est un argument commode dans la bouche des prédicateurs en chaire et de leurs copains des journaux bien pensants.

La jeunesse a des occupations frivoles ; les mères de famille se soustraient aux charges de la maternité ; les négociants manquent de loyauté ; les écrivains se lancent dans les œuvres nauséabondes : rien d'étonnant en tout cela. Le siècle est si matérialiste !

Le matérialisme est la clé de toutes les excentricités et de toutes les décadences morales, comme le travail du dimanche est la cause de toutes les pestes agricoles, comme Voltaire est responsable depuis un siècle de toutes les commotions sociales.

Nous venons de voir se reproduire l'argument : « C'est la faute au matérialisme ! » à l'occasion du crime odieux de l'agent de police Prévost.

Ce cynique assassin a dépecé sa victime, à l'instar de quelques scélérats qui l'ont précédé dans ce perfectionnement de l'assassinat contemporain, — non parce que le crime appelle le crime, — non parce que le nouveau procédé offre des chances de faire disparaître les traces du crime commis, mais parce que la main du criminel était celle d'un athée.

C'est le matérialisme qui est le coupable, c'est la propagation des doctrines négatives du dogme chrétien sur l'origine et la destinée de l'homme qui est responsable, c'est Darwin qui est le véritable meurtrier, s'écrient en chœur les fanatiques de la morale évangélico-biblique !

Notons que cette bordée d'injures contre la science positiviste et matérialiste, est dirigée par ricochet contre le gouvernement républicain, coupable d'être antipathique aux croyances religieuses.

Les accusateurs du matérialisme ont la poutre dans l'œil. Rien n'est méchant comme un dévot. Rien n'est cruel comme les gens qui travaillent pour le compte de la foi. En fait d'atrocités révoltantes, de dissections barbares, aucun assassin n'égale jamais la barbarie des inquisiteurs, opérant sur la chair vive des hérétiques.

L'amputation des poignets, l'arrachement de la langue, le plomb fondu dans les oreilles, l'écartèlement des membres, pratiqués à froid et suivant les règles du rituel, sont des raffinements de cruauté à la charge des moralistes ultramontains, dont le souvenir n'est pas perdu, et qui devraient leur inspirer quelques réserves de langage.

Ils font vraiment beaucoup d'honneur à Prévost, en lui attribuant des convictions philosophiques. Celui-ci ne sait probablement pas ce qui distingue le matérialiste du spiritualiste. Nous croirions, toutefois, qu'il est plus au courant du catéchisme que de la théorie du perfectionnement des espèces de Darwin.

Si nous suivions les écrivains « bien pensants » sur le terrain où ils se placent, il y aurait lieu désormais de distinguer entre les assassins modérés et les assassins écœurants, entre les assassins spiritualistes et les assassins matérialistes, entre les assassins chrétiens et les assassins républicains.

Cette distinction est tout simplement une farce lugubrement comique.

Les émules de des Houx et de Saint-Genest feraient bien d'user avec un peu plus de circonspection des lieux communs de la rhétorique cléricale.

Le matérialisme n'a pas aussi bon dos qu'ils pensent.

Prévost est quelque peu leur enfant. N'a-t-il pas été un agent apprécié de l'impérialisme, et un défenseur de l'ordre, de la famille et de la religion, sous le casque du cent-garde ?

THEATRES

Grand-Théâtre. — En considérant comme assurée l'admission de M^{me} Bernardi, malgré les défaillances de son organe et celle de M^{lle} Baux dont l'arrivée est proche, — si toutefois la réputation qui la précède ne ment point, — dix jours auront suffi pour les débuts du grand-opéra. C'est un fait rare dans les annales du Grand-Théâtre. Il est non moins rare que la troupe ait passé sans encombre.

Des protestations clair-semées se sont élevées contre l'acceptation de M. Delrat ; avertissement salutaire, selon nous, à l'adresse de notre baryton pour l'inviter à se servir avec plus d'art d'une très-belle voix. M. Delrat n'ignore aucun de ses défauts. Sauf ses amis, — se défier de lui, — on les lui a signalés de vive voix et par écrit. Il dépend donc de lui seul de retrouver le succès du passé, et un succès plus vif encore. Il n'a qu'à vouloir et nous comptons qu'il voudra.

Un peu discuté aussi, M. Plain, et cela à tort. Artiste sérieux avant tout, cette basse n'est sans doute pas très brillante, grâce à un organe dépourvu de puissance, d'ampleur et d'éclat, et à un jeu légèrement terne. Par contre, la méthode est correcte, le chant net et solide.

Quant à M. Tournié, il s'est révélé vraiment supérieur dans les *Huguenots*. Il serait difficile de chanter avec autant de sûreté, de goût, de phrasier avec plus de style, de dire avec plus d'autorité et de science. La voix sort sans efforts, franche et pure, sans l'ombre d'une tonalité douteuse ou d'une défaillance d'un bout à l'autre de l'opéra. Doué d'un sentiment dramatique profond, toujours en scène, acteur consciencieux, recherchant les moindres effets, M. Tournié est le ténor par excellence, car il a tout ensemble, les qualités d'organe, de talent, de jeu, qu'on cherche vainement réunies chez un seul sujet. Absolument indiscuté, il a le rare privilège de rencontrer l'opinion unanime à son égard.

Faut-il hasarder une critique bénigne au concert d'éloges qui l'a accueilli ici ? Eh bien, n'aurait-il pas sagement en évitant de saccader certaines phrases et en détachant moins vigoureusement certaines notes liées ? Une action moins nerveuse, quelques gestes moins brusques, la tradition mieux observée, dans le duo du quatrième acte, par exemple, ne départiraient, croyons-nous, aucune de ses très-remarquables qualités. Du reste, ce sont là des détails secondaires, car avec la moitié seulement des mérites de M. Tournié, son entourage nous constituerait une troupe à laquelle pas une autre ne pourrait être comparée, pas même celle de M. Vaucorbeil, — surtout celle de M. Vaucorbeil.

Un mot de M^{me} Leroux-Bouvard, falcon intérieure, chanteuse incorrecte et incomplète encore, mais remplie de zèle et de bon vouloir et qui a très-convenablement interprété Valentine à la deuxième représentation des *Huguenots*.

Les débuts de l'opéra-comique finissent. Au moment où nous écrivons, ils se terminent par l'acceptation de M^{lle} Nau, après son troisième début dans *Lucie*.

Malgré cette acceptation qui n'a pas eu lieu sans une vive opposition, il ne nous est pas permis, hélas ! de revenir sur nos premières critiques. — Un beau talent de concert servi par une mauvaise voix ; pas de jeu, un prestige complètement nul. — Voilà le bilan un peu maigre de notre prima dona.

Nous serions heureux que l'avenir nous démentît, mais nous craignons fort que l'acceptation de M^{lle} Nau ne soit la ruine de l'opéra-comique pour cette année. — M. Tournié n'aura pas de lendemains.

M. Trémoulet a besoin de travailler beaucoup, avec ardeur, pour dissimuler les accents gutturaux d'une voix suffisante et donner plus de ton à son jeu et à son chant également mous et sans relief. Une opposition assez vive s'est manifestée contre son acceptation et nous ne jurions pas, qu'en la circonstance, la claque ne lui ait rendu service, ainsi qu'à M. Neveu, dont les deux derniers débuts ont été médiocres. Pour celui-ci, cependant, qui s'est déjà relevé en jouant Saint-Bras la seconde fois, nous espérons qu'il ne fera pas regretter son admission. Il lui sera malaisé sans doute d'assouplir un organe âpre, rude, mal assis, sans élasticité, faux parfois. Avec un peu d'habileté cependant, en évitant de forcer la note ou d'appuyer sur les sons douteux, M. Neveu, chanteur et acteur de talent, parviendra à faire bonne figure dans la troupe.

Pour n'omettre rien, est-il nécessaire de constater l'acceptation de M^{lle} Gérald qui a chanté et joué *Mignon* à la perfection, et celle de notre précieux trial, M. Nerval, pour lequel on a spécialement remonté la *Dame Blanche* qu'on va s'empreser de soigneusement remiser jusqu'à un dimanche pluvieux quelconque ?

Célestins. — On vient de remonter aux Célestins le *Réveillon*, une des dernières bonnes comédies de Meilhac et Halévy, déjà vieille d'une huitaine d'années. La pièce, amusante et spirituelle, eut son heure de succès au Grand-Théâtre, — campagne de 1871-1872, — surtout avec M. Geoffroy, créateur du rôle de Gaillardin.

Pareille chance n'est point réservée à la reprise de ces jours passés. Tout simplement parce que si M. Didier est vraiment un excellent Alfred, si les rôles secondaires sont convenablement tenus par M. Fillod, M^{me} Vertueil, Barbié, Lenaers, etc., les deux rôles principaux sont médiocrement remplis par M. Belliard et M. Thomasse. Celui-ci est lugubrement comique et celui-là se livrant à un transport à sa manie de charge à outrance, à force d'ajouter son esprit à celui des auteurs, réussit à allonger les scènes de telle façon, que le *Réveillon* finit par devenir absolument ennuyeux.

M. Belliard s'amuse beaucoup sans doute, il récrée peut-être quelques amis, voire la claque, mais il ne joue ni pour lui, ni pour ses amis, ni pour la claque et nous pouvons lui certifier qu'avec la meilleure volonté, — nous l'admettons, — de provoquer le rire, il arrive à faire goûter médiocrement ses lazzi et à tuer des ouvrages qui peuvent se passer de sa collaboration. Il est fâcheux qu'un artiste de son mérite ne veuille pas modérer les écarts d'une imagination trop féconde, et non moins fâcheux que M. Maréchal ne le rappelle pas à l'ordre quand il vagabonde en dehors de la prose qu'il doit débiter. Il est vrai qu'aux Célestins tout n'est pas rose pour la direction ; maints sujets y pratiquent vigoureusement la discipline indépendante.

Les acteurs de notre seconde scène ne perdraient cependant rien à écouter les conseils pratiques de leur directeur, en mettant à profit son expérience théâtrale.

Deux nouveaux pensionnaires viennent renforcer la troupe des Célestins : ce sont, M. et M^{me} Dudley, celle-ci, sans emploi bien déterminé — amoureuse, soubrette, ou grande utilité ? — s'est produite sans tambour ni trompette, dans les *Locataires de M. Blondeau* et le *Réveillon* ; elle s'y est montrée suffisante. Celui-là, M. Dudley, débute dans M^{me} Farart en qualité de baryton d'opérette.

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable, A. ALRICY.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5, A. ALRICY, succ.

CHRONIQUE MÉDICALE

Il est une chose que nous ne saurions trop répéter à nos lecteurs, c'est que les principes (fer, phosphates, fibrine, etc.), qui servent dans nos aliments à la réparation nos organes, n'exercent leur action que du moment qu'il font sentir à ces derniers l'impression dont ils ont besoin pour porter la vie dans le torrent de la circulation.

Afin que ces principes puissent utilement concourir à la rénovation matérielle de notre être, à quels éléments les malades, les convalescents, les enfants débiles, les jeunes filles chlorotiques, les vieillards et les mères épuisées par l'allaitement et les veilles devront-ils recourir? Si le simple bon sens ne fournissait pas la réponse, le corps médical tout entier serait là pour leur dire: recourez aux seuls médicaments qui possèdent la propriété de rendre l'énergie qui leur est nécessaire pour absorber les liquides nutritifs; recourez au *Vin Bertrand*, l'unique combinaison qui réalise dans la plus large mesure du possible la véritable signification de ces trois mots: tonique, apéritif, reconstituant, laissant à une bonne cuisine et à une alimentation bien

entendue, le soin d'achever l'édifice qu'elle aura merveilleusement préparé.

Le *Vin Bertrand* se trouve chez son Inventeur, rue Confort, 12, à Lyon, et dans toutes les Pharmacies.

MAISON D'ACCOUCHEMENT
Soins — Discretion
M^{ME} DU PORT
TIENT DES PENSIONNAIRES
Lyon, 31, rue Centrale (Ecrire franco)

EN VENTE A L'AGENCE DE PUBLICITÉ
LE
PETIT GUIDE DE L'ÉTRANGER
A LYON

UNE HEUREUSE DÉCOUVERTE

Un pharmacien de **Vaucluse**, M. **MA-RÉCHAL**, vient de découvrir un merveilleux remède *spatallique* qui enlève instantanément les névralgies et les migraines, les maux de dents et les maux de têtes.

Il l'expédie *franco*, à toute personne qui en fait la demande, contre 2 fr. en timbres-poste.

EAUX MINÉRALES
Françaises et Étrangères

Pharmacie des Célestins, pl. des Célestins, 5

E. MAUGUIN Pharmac. successeur de A. SANTENA

Pain de gluten pour les diabétiques

LIQUEURS SUPERFINES

Maison **FILLION**, à Lyon, fondée en 1825

L'ÉLIXIR GAULOIS une de ses principales spécialités, a déjà obtenu la faveur des connaisseurs à raison de ses propriétés bienfaisantes et de l'agréable saveur toute particulière de son arôme.

L'ÉLIXIR GAULOIS se trouve dans les principales cafés, comptoirs et épiceries.



Seront reçues exclusivement à
L'AGENCE GÉNÉRALE DE PUBLICITÉ
14, rue Confort, LYON

Les ANNONCES pour les ALMANACHS suivants:
Almanach du PETIT LYONNAIS, tirage 20,000 ex.
— DÉMOCRATIQUE — 20,000 »

Messieurs les Commerçants et Industriels, qui désireraient profiter de l'énorme publicité de ces deux Almanachs, peuvent en demander le Tarif qui leur sera adressé FRANCO.

Les ordres devront parvenir avant fin octobre 1879.

FABRIQUE DE BOUGIES

DE SAINT-LAURENT-LÈS-MACON

MM. Ch. LENOIR et Fils

ont l'honneur de porter à la connaissance du public que leur usine, qui avait été détruite par un incendie le 20 décembre dernier, vient d'être réédifiée sur de nouveaux plans et fonctionnera à partir du 9 courant.

De nombreuses augmentations et améliorations apportées soit dans les constructions, soit dans le matériel, permettront, à l'occasion, d'en doubler la production déjà importante et de répondre aux besoins du commerce comme quantité et qualité.

Ils espèrent retrouver chez leurs clients la confiance qui les honorait et feront tous efforts pour la conserver.

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE

Une expérience de 15 années, et la faveur des principales autorités médicales, sont venues démontrer que pour combattre la présence des vers intestinaux, qui font tant de victimes parmi les chers petits êtres dont la vie et la santé nous coûtent tant de soins et de sollicitude, aucun vermifuge n'a encore offert des résultats aussi heureux que

LE SAUVEUR DES ENFANTS

Ce précieux remède se trouve chez son inventeur, **Léon BERTRAND**, rue Confort, 12, et dans toutes les Pharmacies.

Prix : 2 fr. 50 cent.

ROB AMÉRICAIN

DU DOCTEUR HUSSON

DÉPURATIF SOUVERAIN du SANG et des HUMEURS

Acreté de sang, Maladies de la peau, Syphilis, Engorgement, du foie, Dartres de toute espèce, Scorbut, Affections de la vessie.

DÉPÔT GÉNÉRAL : PHARMACIE LÉON BERTRAND
12, rue Confort, Lyon

DETAIL : Dans toutes les Pharmacies.

PRIX DE LA BOUTEILLE : 5 FRANCS

PASTILLES INDIENNES du docteur WILSON

Souveraines contre la grippe, la toux opiniâtre, convulsive ou quinteuse, la coqueluche, le catarrhe pulmonaire, les bronchites aiguës ou chroniques, la phthisie et les affections du larynx. Dépôt général : pharmacie Léon BERTRAND, 12, rue Confort, Lyon; détail dans toutes les pharmacies.

THÉ DIURÉTIQUE DE FRANCE

De H. MURE, Pharmacien de 1^{re} classe, à PONT-ST-ESPRIT (Gard)

Le Thé Diurétique de France est toujours prescrit avec succès dans les maladies des voies urinaires, le catarrhe de vessie, la gravelle, la goutte et les hydropisies.

Seule boisson diurétique qui fasse uriner facilement, sans douleur, et rende les urines abondantes et claires. — N'a aucun des effets fâcheux et irritants de certaines eaux minérales.

Prix de la Boîte : 2 Francs

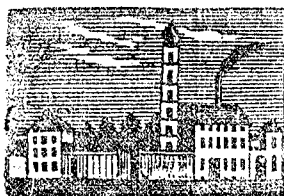
Dépôt dans toutes les Bonnes Pharmacies de France et de l'Étranger.

LE CAFÉ DES GOURMETS

Toutes les boîtes doivent être scellées par deux Bandes portant le nom : **TREBUCIEN ET FILS**

ÉVITER LES IMITATIONS DU TITRE OU DE L'ÉTIQUETTE

TOPIQUE BERTRAND AINÉ



Le seul ayant été breveté et dont la vente a été permise par arrêté de la cour de Cassation du 8 juillet 1854. (Quarante ans de succès). — Infaillible contre les douleurs rhumatismales, les névralgies, sciaticques, congestions cérébrales, ophthalmiques, douleurs de reins, fluxions de poitrine, pleurésie, toux rebelles, etc. — Peu de maladies ne reçoivent un soulagement immédiat par son application. — Prix, suivant grandeur, de 50 c. à 3 fr. — Se vend à Lyon, chez l'inventeur, pl. Bellecour, 21. Pour les douleurs anciennes et rebelles, les maladies provenant d'un vice du sang, faire usage de l'*Extrait-Sudorifère-Iodé*. — Se trouve dans toutes les pharmacies. — Franco par timbres ou mandats. — AVIS. Se méfier des imitations, exiger comme garantie la signature BERTRAND aîné et l'usine-ci-contre.

ANÉMIE, CHLOROSE, MANQUE D'APPÉTIT

Mauvaises Digestions, Convalescences prolongées.

VIN BERTRAND

Le Tonique par excellence

A BASES DE QUINQUINA & D'EXTRAIT DE MALT

principes aromatisés du café, du cacao, de la vanille et de l'écorce d'orange

Le seul apéritif, le seul fortifiant, le seul fébrifuge, le seul reconstituant des forces épuisées, soit par le travail, soit par la maladie, soit par toutes autres causes débilitantes, dissimulant parfaitement, sous un goût exquis, la saveur amère de la substance médicamenteuse qui en fait la base principale. — Il est en conservant ses principes actifs, le seul enfin justifiant cette maxime d'Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Celui-là atteint la perfection qu'il joint l'utile à l'agréable.

ENTREPOT GÉNÉRAL CHEZ L'INVENTEUR

Pharmacie des Archers, rue Confort, 12, Lyon

DÉPÔT DANS TOUTES LES PHARMACIES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

PRIX : 5 FRANCS

Pour éviter les contrefaçons, exiger la signature : LÉON BERTRAND

Expédition franco à partir de 6 bouteilles.

EN VENTE. — ANNÉE 1880

ALMANACH

DE LA

GAZETTE DE PARIS

Splendiblement illustré de 50 gravures fantaisistes et d'actualité. On trouvera dans ce volume in-8, outre les pronostics pour 1880, des pensées, des anecdotes et des récits historiques enrichis de portraits authentiques.

PRIX : 30 Centimes

DEPOT central à LYON, 4, rue de Jussieu; chez tous les libraires et marchands de journaux, et à

L'Agence Générale de Publicité, rue Confort, 14, Lyon.

FARINE MEXICAINE

C'est un fait acquis à la science aujourd'hui, que toutes les maladies de poitrine sont guérissables par l'emploi de la *Farine Mexicaine* du docteur Benito del Rio de Mexico. Cet aliment est non-seulement le plus sûr, mais encore le plus agréable remède pour guérir : les maladies de poitrine, bronchites, catarrhes, maladies du larynx, phthisie pulmonaire tuberculeuse, maladies consomptives, vieux rhumes, anémie et épuisement prématuré.

S'emploie pour la nourriture des vieillards, des convalescents et des jeunes enfants. Dix ans de succès et 100.000 malades guéris le plus souvent alors qu'on les croyait perdus sans ressources, prouvent qu'on ne doit jamais désespérer.

La *Farine Mexicaine* se trouve à Tarare (Rhône), chez le propagateur M. R. Barlerin, pharmacien-chimiste, Lyon, pharmacie, Farley, 114, quai Pierre-Scize, et dans toutes les principales pharmacies, herboristeries, drogueries et épiceries de Lyon et de France.

Mêmes maisons : Café Barlerin hygiénique de santé, stomacal et fortifiant; en boîtes de 500 grammes. Prix 3 francs.

AVIS AUX COMMERÇANTS ET INDUSTRIELS

Messieurs les Négociants et Industriels qui désireraient faire de la publicité dans le

Théâtre-Bellecour

soit par TABLEAUX-AFFICHES, soit par les ANNONCES-PROGRAMMES, peuvent s'adresser pour tous renseignements et abonnements, à

L'Agence de Publicité, V. FOURNIER, r. Confort, 14
LYON — SEUL CONCESSIONNAIRE — LYON

Pharmacie LANGLADE & AUGUET, rue Thomassin, 3.

NÉURALGIES, MIGRAINES, MAUX DE TÊTE

Guérison rapide et sûre par la Poudre Antinévralgique de G. Langlade



VÉRITABLE TOILE SOUVERAINE

Contre DOULEURS rhumatismales, PLAIES et BLESSURES

préparée par VERRIÈRE, pharm. à Lyon

Rue St-Côme, 8, à VOURS BLANC

Prix 6 fr. le mètre (fr) contre mandat-poste. Exig. sur la toile le cachet Verrière. Dép. d. toutes les pharm.

VOULEZ-VOUS VOUS GUÉRIR de la GOUTTE MILITAIRE récente ou des rétrécissements incurables? Demandez à EYMIN, à Vienne (Isère), France, l'indication de sa formule infaillible, il vous l'enverra gratis avec des preuves irrécusables.

Compagnie générale
D'AFFICHAGE
V. FOURNIER, Directeur
14, Rue Confort, 14 — LYON

AGENCE GÉNÉRALE DE PUBLICITÉ
V. FOURNIER
Insertions dans tous les journaux français et étrangers
14, Rue Confort, 14. — LYON